

APPARENCES TROMPEUSES

Marine Siebel

Apparences trompeuses

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6465-8

© Marine Siebel

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*« Un bonheur que rien n'a entamé succombe
à la moindre atteinte ; mais quand on doit
se battre contre les difficultés incessantes,
on s'aguerrit dans l'épreuve, on résiste
à n'importe quels maux, et même
si l'on trébuche, on lutte encore à genoux. »*
Sénèque

Ma mère avait désiré longtemps cet instant, l'instant où je suis née, enfin ! Ce 14 janvier 1989, une autre naissance marquait l'actualité en France, celle des premiers sextuplés issus des traitements contre la stérilité, qui entraînaient souvent des grossesses multiples mais aussi des interruptions sélectives, destinées à réduire le nombre d'embryons fécondés dans l'utérus. Ces avortements sélectifs déclenchaient une polémique éthique. Pas de polémique pour ma naissance, juste la joie d'une mère, et probablement aussi celle d'un père, qu'il fallut néanmoins aller chercher au café du coin pour qu'il ne rate pas mon arrivée. Mes parents s'étaient rencontrés en 86, et dès l'année suivante ils avaient tenté d'avoir un enfant. En vain. Presque deux années d'échecs successifs avaient conduit ma mère, en désespoir de cause, chez un spécialiste qui, espérait-elle, pourrait trouver – et régler – ce qui n'allait pas. La première auscultation fut décisive, puisque le médecin découvrit à cette occasion qu'elle était enceinte.

Lorsqu'ils se sont rencontrés en avril 86, ma mère, Marie-Jo, était une toute jeune femme de 22 ans. Ce jour de printemps, elle était chez sa sœur et son beau-frère, qui faisaient réaliser des travaux de peinture dans leur maison. Il y avait là un peintre dont le charme attira son regard. C'était

mon père, Gérard, de 4 ans son aîné et pas insensible non plus à cette jeune brune élancée et souriante. Mon père, 1,83 mètre, cheveux châtons portés un peu long dans la nuque, à la Renaud, un visage qui rappelait incontestablement Daniel Balavoine, et du charme à revendre. Ma mère, 1,70 mètre tout en longueur, un visage tout en finesse, comme ciselé, des cheveux raides mi-longs avec une frange frôlant ses cils et un sourire en coin doux et un peu railleur. Mes parents dans toute l'insolence de leur jeunesse, tels qu'ils apparaissent sur les photos un peu passées de cette époque d'avant moi. C'est là que commence l'histoire qui devait mener à ma naissance, pour le meilleur et pour le pire.

A l'époque déjà, mon père n'était pas un modèle d'équilibre et de sérénité. Dans sa famille, les valeurs familiales et d'éducation étaient fortes, portées notamment par mon grand-père, et ma grand-mère a toujours été présente pour ses enfants, pour lui, y compris financièrement, pourtant mon père ne semblait pas en avoir vraiment tiré parti. Mes grands-parents étaient allemands. Ils avaient quitté l'Allemagne pour s'installer en France avec leur petite fille de 4 ans, dans le Nord où mon grandpère était mineur. Cinq autres enfants sont ensuite nés en France. Dernier né, mon père souffrait de se sentir rejeté. Sa mère l'avait eu tardivement, à la quarantaine, et cette grossesse était inattendue. Il pensait n'avoir pas été désiré ni aimé, au contraire il se sentait exclu, délaissé, moins bien considéré que son frère aîné notamment, dont la carrière militaire faisait la fierté de ses parents. Il se sentait rabaissé. L'une de mes tantes m'a dit un jour qu'elle ne comprenait pas du tout son état d'esprit, car dans ses souvenirs, il était

plutôt le petit dernier qui, alors que ses aînés avaient reçu une éducation très stricte, avait bénéficié d'une liberté dont les autres n'auraient pu que rêver. Dès 16 ans, il commença à travailler dans les bars, ce qui l'a très jeune entraîné dans une consommation d'alcool excessive. Mise en garde par ses aînés, sa mère l'avait jugé assez grand pour savoir ce qu'il faisait. Peut-être cherchait-il à attirer l'attention et qu'elle a commis là une erreur. Persuadé d'être laissé pour compte, et d'une nature rebelle, il s'était lancé dès l'âge de 18 ans, peut-être par provocation, dans un mariage irréfléchi qui n'avait duré que quelques semaines mais avait engendré deux longues années de divorce, puis dans un autre mariage, cette fois très passionnel, dont était née une petite fille, Charlotte, âgée de moins de 4 ans au moment de sa rencontre avec ma mère. Le couple avait divorcé quelques mois plus tôt, et mon futur père en était très affecté. Il ne s'occupait pas vraiment de sa fille, n'avait pas demandé de droit de garde, avait déjà fait preuve d'un comportement instable avec son ex femme Annick, mais clamait encore haut et fort qu'il l'aimait, ce que semblait confirmer le A qu'il portait tatoué sur son bras. Les indices étaient là qui auraient dû pousser ma mère à s'interroger. Les conditions de cette nouvelle histoire n'étaient en effet pas franchement idéales, mais qui peut faire entendre raison à une jeune femme amoureuse ? Comme bien d'autres avant elle, ma mère fut touchée par sa détresse, mit ses errements sur le compte de sa séparation douloureuse et parvint à se convaincre qu'elle saurait le guérir, l'apaiser, le changer en somme. Une erreur qui, pour être fatale, n'en est pas moins banale, tant sont nombreux ceux et celles qui se sont laissés prendre à ce mirage.

Ma mère vient d'une famille nombreuse de neuf enfants. Elle a sept frères et une sœur, et vient en quatrième position. Juste avant de la concevoir, ma grand-mère avait fait une fausse couche, ce qui explique peut-être, même si j'ai du mal à m'expliquer pourquoi, qu'elle soit restée très distante avec ma mère et n'ait jamais vraiment créé de lien avec elle. Peut-être avait-elle peur de la perdre, ou avait-elle été trop fortement ébranlée par sa fausse couche. Toujours est-il que maman n'avait pas vraiment une mère investie et qu'elle se sentait, de son côté, assez délaissée. De plus, son caractère était fort, et elle allait au conflit frontal avec sa mère sans états d'âme. Il lui a fallu bien des années pour apprendre à pardonner, pour laisser derrière elle les douleurs et avancer. Avec mon grand-père, la relation était compliquée, puisque la petite Marie-Jo n'avait que 6 ans quand ses parents ont divorcé. Comme mon père, mon grand-père était porté sur la bouteille et enclin à la violence envers son épouse, sans toutefois jamais lever la main sur ses enfants. Maman a fini, alors que j'avais environ trois ans, par lui dire tout ce qu'elle avait sur le cœur, ce qui lui a permis là encore de pardonner et de laisser derrière elle ce passé. Mon père était présent lors de cette confrontation, et mon grand-père ne l'a pas épargné, lui disant que tout était arrivé à cause de l'alcool et qu'il avait ainsi tout perdu, et que ça lui arriverait aussi s'il continuait dans cette voie. Mon père n'a jamais rien écouté de ce que lui disaient les autres, même quand les médecins lui expliquaient que s'il continuait comme ça il ne verrait pas sa fille adulte. Une prophétie... dont mon père semble-t-il n'avait que faire. Car Gérard cultivait son esprit rebelle comme d'autres les bégonias. D'après ma mère, il ressemblait beaucoup, en termes d'état d'esprit,

à ce Renaud qu'il aimait tant et dont il chantait les chansons, accompagné de sa guitare. Il aimait aussi la rock attitude de Johnny et, dans un autre genre, la poésie parfois engagée de Cabrel. Et il aimait surtout le dessin, pour lequel il avait un indéniable talent. Les courbes et les lignes, les déliés, les fresques décoratives à même les murs, les perspectives. Un artiste refoulé et torturé, voilà Gérard dans toute sa frustration.

Ma mère a été élevée dans une famille nombreuse, par une mère seule qui n'avait pas de travail. La vie n'était pas facile, comme elle l'explique : *« Nous avons la chance de bénéficier du Secours Catholique pour nous habiller, et quelquefois nous avons plus de chance encore et avons droit à un colis de linge neuf, ça c'était chouette ! Mais nous ne nous plaignions pas trop de cette vie, on était tout de même heureux... »* Quand son unique sœur se marie, Marie-Jo se demande quand même si ce n'est pas aussi, un peu, pour échapper à cette vie-là.

Lorsqu'elle a rencontré mon père, ma mère avait quitté le foyer maternel depuis plusieurs années. Dans sa famille, ceux qui restaient après avoir commencé à travailler voyaient l'essentiel de leur salaire disparaître dans la vie quotidienne du clan. La jeune fille avait su très tôt qu'elle voulait vivre sa vie pleinement, et se sentait bien assez forte pour s'assumer. Dès ses 18 ans, elle avait fait le nécessaire pour obtenir un emploi et un logement, et voler de ses propres ailes. Cette époque est un peu galère, mais elle s'en sort, elle travaille beaucoup mais cela l'épanouit. Le supermarché où elle travaille comme caissière devient une seconde famille, ses collègues des amis et sa responsable de caisse une protectrice sur laquelle elle peut compter en cas de coup dur. C'était une période heureuse,

où elle se sentait bien. Son chef était aussi un ami, ils étaient toujours là l'un pour l'autre, elle trouvait ça génial. Elle considère aujourd'hui que ce sont les plus beaux moments de sa jeunesse. Elle avait ensuite rencontré un homme qui l'avait suivie, au prix de son travail, dans une autre région, pour en revenir quelques mois plus tard, l'expérience ne lui convenant pas. Elle était forte, indépendante, prête pour les défis de la vie, et capable d'entraîner son compagnon dans son sillage. Elle aimait faire la fête, la partager avec des amis, et rire.

Il est difficile de comprendre comment mon père a pu prendre un tel ascendant sur une jeune femme aussi déterminée, au point que tout change : ses ambitions, ses attentes, tout a été remis en question. Aujourd'hui elle l'explique ainsi : *« Je l'ai trouvé très gentil a priori, assez marginal mais surtout blessé par sa rupture avec la mère de sa fille. Il était attendrissant, attachant, aimant et charmant, meurtri par la vie et en apparence incompris. J'ai succombé à son charme, et j'ai découvert une personne en manque d'amour et de compréhension. Nous vivons au départ une belle histoire d'amour, il est attentionné et paraît amoureux. Mais ça ne dure pas longtemps, quelques semaines à peine. Je ne me suis pas encore aperçue qu'il a un problème avec l'alcool, mais après un déjeuner dans sa famille trop arrosé, il s'en prend à moi, d'abord verbalement puis physiquement. Je connais la violence conjugale, elle est restée dans mes souvenirs d'enfance et d'adolescence, et je m'étais bien jurée de ne jamais être avec un homme qui boit et/ou me frappe. Mais je suis amoureuse, et je crois en ses excuses, en ses assurances que cela ne se reproduira pas, je lui fais confiance.*

Cela se reproduit cependant, et souvent. Mais je n'arrive pas à le laisser, je me dis qu'il a besoin de moi, qu'il peut changer, qu'il le faut, que je n'ai pas le droit de lui lâcher la main. Je pense à ce moment-là que c'est parce qu'il a été trop souvent abandonné, trompé par ses amis, ses amours, la vie, qu'il se conduit comme ça, et que je peux l'aider. Quand je tombe enceinte, je suis heureuse aussi pour lui parce que Charlotte lui manque et que ce bébé va lui offrir un nouveau départ, que même si bien sûr il ne remplacera pas sa fille, il le réconfortera et sera comme une seconde chance. Mais rien ne change, et je continue à espérer que ça s'arrange, parce qu'il n'est pas question de le quitter, de priver ma fille de son père, de lui faire vivre la vie d'un enfant de parents séparés. J'ai gardé l'espoir jusqu'en 2004, mais rien n'a changé. »

Voilà comment elle est tombée amoureuse, et tombée sous sa coupe. Elle a mis toute son énergie à faire que ce couple fonctionne, en le portant à bout de bras, jusqu'à s'oublier totalement. L'amour peut avoir cet effet là. On ne peut pas dire qu'elle ait été prise en traître, car dès le début l'alcoolisme et la violence ont fait partie de leur relation. Tout le temps qui a précédé ma naissance, elle en a vu de toutes les couleurs, jusqu'à se voir accueillie un soir en rentrant par une arme pointée sur elle par un homme si profondément perdu dans les vapeurs d'alcool qu'il ne devait pas savoir lui-même pourquoi il la menaçait ainsi. Elle lui trouvait des excuses, et elle voulait un enfant, dont elle avait la naïveté de penser qu'il le calmerait.

Elle parvint finalement, après une longue attente, à être enceinte. Mon père me désirait, certes, mais davantage pour avoir un statut de père que pour assumer les responsabilités

inhérentes, ce dont il était incapable. Elle me voulait absolument, quitte à devoir m'élever seule. Ce qu'elle a envisagé à plusieurs reprises. Mais les menaces proférées par mon père si elle le quittait étaient tangibles et bien réelles. Elle n'a jamais cru qu'il bluffait, et elle ne voulait pas non plus que je lui reproche un jour de m'avoir privé de père. Elle savait qu'il était instable, et sa relation étroite avec l'alcool rendait sa situation pour le moins difficile. La violence s'invitait souvent dans leur intimité, avec son cortège d'humiliations et d'insultes, et sa grossesse, contrairement à ce qu'elle pouvait espérer, n'y changea rien. Comment un fœtus perçoit-il une telle situation ? Avec quel bagage suis-je venue au monde ? Je n'étais pas pressée, cela seul est certain. Les premiers signes de mon arrivée imminente sont intervenus un jeudi, et je ne me suis décidée à faire mon entrée sur la scène du monde que le samedi. Mon enthousiasme semblait donc très mesuré. Du moins avais-je l'air en bonne santé, et l'accouchement s'était somme toute bien passé. 2,8 kg et 51 cm de nouvelle vie, un défi et un bonheur à la fois pour tout parent. Une petite fille, leur petite fille, qu'ils ont choisi de prénommer Marine. Ma mère avait souhaité Laura, que mon père avait refusé au prétexte que tout le monde savait qu'il était fan de Johnny. Elle avait donc proposé Morgane, refusé pour la même raison, mais cette fois vis-à-vis du chanteur Renaud. Qu'à cela ne tienne, maman n'était pas contrariante, et proposa Océane, juste au moment où un ami de mon père appelait sa fille ainsi. Restait Marine, qui fit l'unanimité.

Quand je suis née, la famille de ma mère vivait à proximité, contrairement à celle de mon père. Durant sa grossesse,

elle n'a pas été particulièrement entourée, mais ses proches étaient quand même présents. Pour eux, tout était normal, même s'il y a certainement eu quelques suspicions. Ma mère n'était assez proche d'aucun d'entre eux pour se confier, et n'évoquait jamais ce qui se passait derrière la porte close de son foyer. Sa relation avec mon père l'avait isolée de sa vie sociale, de ses amis, elle vivait en vase clos, enfermée dans son couple. A ma naissance, les deux familles sont venues voir le bébé, et sont reparties. Elle n'avait que lui, et, maintenant, moi. Après l'accouchement, tout avait l'air normal, même si elle ne parvenait pas à m'allaiter, la tête rejetée en arrière et les yeux papillonnant sans cesse. Le biberon fit l'affaire. Le corps médical était formel, tout allait bien, mais un malaise, chez ma mère, persistait. Finalement, poussée peut-être par l'instinct maternel, elle me ramena chez le médecin, certaine que quelque chose clochait. Le diagnostic lui fit l'effet d'une bombe. Tout n'allait pas bien du tout, loin de là. Son bébé, sa petite Marine si petite et fragile, était gravement malade, elle avait contracté sans que personne s'en rende compte une toxoplasmose congénitale et souffrait maintenant d'une hydrocéphalie. Il fallait l'opérer. Mon père a accusé le choc sur le coup, avant de laisser ma mère gérer la situation de crise et d'aller se servir un verre. Qu'il ait eu peur, aucun doute. Qu'il ait passé la période d'attente à s'angoisser, aucun doute. Que sa réaction à la situation ait été saine, pas du tout. En attendant de savoir à quel point je serais handicapée, il a clairement informé ma mère que si les handicaps étaient trop lourds, il réglerait ça définitivement lui-même. Il était hors de question pour lui d'accepter que je sois lourdement handicapée. Pour moi, ou pour lui? Pensait-il à m'épargner une